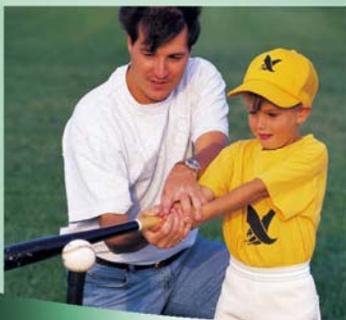




« ENTRE GÉNÉALOGIE, HISTOIRE ET PATRIMOINE »

Nouvelles de CHEZ NOUS

BULLETIN D'INFORMATION DE LA FÉDÉRATION DES ASSOCIATIONS DE FAMILLES DU QUÉBEC



Vol. 9, n° 8, septembre 2020

Mot du président

L'été s'achève. Pourquoi ne pas faire ici des activités comme celles qui s'inscrivent souvent, à ce temps-ci de l'année, dans un voyage à l'étranger, par exemple la visite de musées? Visiter un ancien manoir seigneurial, c'est aussi à titre d'exemple l'occasion de replonger un peu dans le passé, à l'époque des ancêtres qui enrichissent notre généalogie.



Michel Bérubé
Président, FAFQ



Durant le mois d'août, je suis moi-même allé visiter le *Musée de la mémoire vivante* de Saint-Jean-Port-Joli. Situé sur la route 132, il faut emprunter la sortie 400 de l'autoroute 20, à l'Islet-sur-Mer. Le musée loge dans un véritable manoir qui a été rebâti en neuf après un incendie. L'immense bâtiment vaut la visite à lui seul. Mais, on nous y rappelle également la vie de Philippe Aubert de Gaspé (1786-1871), dernier seigneur de Saint-Jean-Port-Joli et auteur du roman « Les anciens Canadiens », un de nos premiers romans, le 1^{er} pour certains. Le Musée se consacre à la collecte et à la diffusion de

récits de vie. Ses collections mettent la vie d'autrefois en valeur. Il est notamment question cette année de la chanson traditionnelle, des différentes formes de cueillettes qui se pratiquaient, notamment celle des petits fruits, et de la pêche à l'anguille. Le domaine comprend enfin un magnifique jardin et un sentier qui conduit à une plage sur le fleuve.



Le manoir

Je suis également retourné au Domaine Joly-de-Lotbinière où se trouvent là aussi un ancien manoir seigneurial, des jardins immenses et même un accès au fleuve.

On nous y rappelle là aussi un peu d'histoire puisque le seigneur de l'endroit Henri-Gustave Joly-de-Lotbinière a été le 4^e premier ministre du Québec, en 1878-1879, et le seul protestant. Né en France, celui-ci est enterré au cimetière Mount Hermon de Sillery. Si vous passez par Québec, ce cimetière est d'ailleurs un autre endroit magnifique à visiter. Y marcher, c'est un peu comme se promener sur les plaines d'Abraham, mais entouré de monuments qui nous rappellent notre histoire. VOIR : <https://www.mounthermoncemetry.com/>



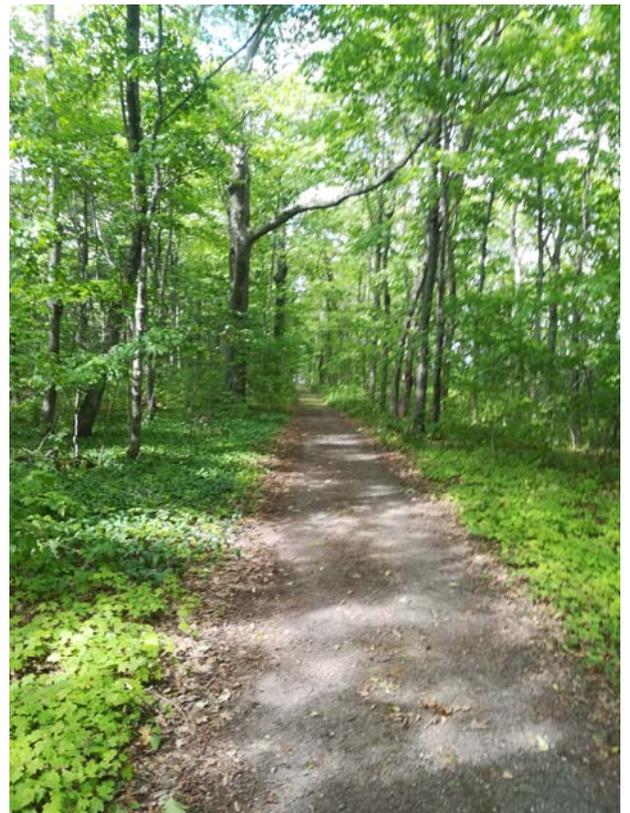
Vue sur un des jardins

Il y a là plusieurs monuments qui correspondent à des personnages dont la ville de Québec a emprunté le nom pour certaines de ses rues. Il y a un mémorial dédié aux victimes du naufrage de l'Empress of Ireland en mai 1914. Passer à titre d'exemple entre deux gros monuments dédiés aux familles Holt, d'un côté, et Renfrew de l'autre, cela vient aussi nous rappeler que les prestigieux magasins Holt-Renfrew pour dames sont d'abord apparus à Québec.



La plage au bout d'un sentier qui descend la falaise en douceur

Il y a un autre ancien domaine, celui de la Pointe de Saint-Vallier, avec un beau manoir dont s'occupe maintenant un organisme sans but lucratif. Le manoir ne peut être visité, mais les sentiers qui parcourent le domaine sont magnifiques, sans compter la rive du fleuve en face du bout de l'Île d'Orléans.





Il y a en somme de l'histoire un peu partout et sûrement dans votre région. Avant de visiter les lieux qui nous attirent, nous avons aussi de nos jours l'énorme avantage de pouvoir nous renseigner sur Internet. J'en profite pour vous souhaiter une bonne fin d'été.



La filière normande en Angleterre et en Écosse

Par Michel Bérubé

Les recherches que nous avons menées sur l'ADN -Y des Bérubé nous ont donné de quoi réfléchir davantage sur des liens qui existent avec l'Angleterre et l'Écosse. Parmi les familles qui sont, comme les Bérubé, porteuses de la mutation R-U198, il y en a en effet dont les résultats se ressemblent un peu plus, même si la distance génétique demeure relativement grande aux yeux des experts. Pour l'instant, les Bérubé sont en effet porteurs de certaines caractéristiques que personne d'autre ne partage, hormis un Carlgren de Suède. Ceci dit, il y a néanmoins des familles que l'on classe dans un sous-groupe des U198 qui nous ressemblent un peu, par exemple des Lane, Nelson, Taylor, Bradbury, Hamilton, Boyd, Porter, Middleton, Rust, Goodnow et Wallace, sans oublier, mais un peu plus près encore, les Tatum, Horton et un Whitesides.

Les sites Internet portant sur les Lane privilégient de lointaines origines françaises. En fait, le nom pourrait tout simplement venir du mot français laine. Les premiers Lane d'Angleterre auraient donc été des producteurs ou marchands lainiers du Moyen Âge. Il existe également plusieurs lignées de Nelson qui n'ont pas toutes le même ancêtre. Toutefois, les vieilles armoiries des Nelson d'Angleterre sont truffées de fleurs de lys, sûrement un rappel des origines françaises. Le nom signifierait fils de Nel, Nel étant une abréviation pour Éléonore.



Ce n'est donc peut-être donc pas tout à fait une coïncidence que le docteur Robert Nelson, un médecin et psychiatre né à Sorel le 8 août 1793, ville alors appelé William-Henry, soit celui des chefs militaires patriotes qui ait prononcé une *Déclaration d'indépendance du Bas-*

Canada en 1838. C'est d'ailleurs cette déclaration qui a toujours donné au mouvement souverainiste québécois une raison d'associer la lutte des patriotes de 1837-38 à celle pour l'indépendance du Québec. Il est toutefois un peu amusant de se rappeler que Robert Nelson était un Américain, plusieurs familles de Loyalistes s'étant réfugiées au Canada après la guerre d'indépendance et notamment, à Sorel. On y trouve d'ailleurs la plus vieille église anglicane du Québec. La famille de Nelson provenait du Yorkshire, au nord de l'Angleterre. Il est décédé à New York en 1873.

Pour ce qui est des Taylor, il y a également plusieurs branches distinctes. Nous savons cependant qu'une lignée de Bradbury a le même ADN-Y que la lignée de Taylor qui se rapproche le plus de nous; cela résulte probablement d'un changement de nom. Je me souviens de plus avoir croisé dans une recherche la présence à Dieppe, au XV^e siècle, d'un navire dirigé par un capitaine anglais du nom de Jehan Tailleur, ce qui peut montrer que l'on traduisait autrefois les patronymes, à moins que certains Taylor aient aussi des origines françaises. De même, des Porter descendent d'un ancêtre normand qui s'appelait Le Portur, ce qui pouvait notamment désigner un portier, mot franco-normand que l'on a déformé. Certains Porter ont vécu en Angleterre, d'autres en Écosse; on trouve près de Glasgow, en 1177, un *Radulfus the Porter* de l'Église de Craigie, au monastère de Paisley. Certains Porter ont également migré en Irlande du Nord au XVII^e siècle.

Quant aux Hamilton, ils descendent apparemment de Walter Fitzgilbert (signifiant fils de Gilbert en vieux français normand), un Normand d'Écosse (un Scotto-Normand) qui fut compagnon du roi Robert de Brus (autre nom normand) ou Bruce, celui évoqué dans le film *Cœur vaillant* (Braveheart), qui fut roi d'Écosse, Robert 1^{er}, de 1306 à 1329. Dans ce film,



Robert de Brus (gravure du 19^e siècle) Tiré de bbc.co.uk



le héros des Écossais est toutefois William Wallace dont le nom n'a rien de celtique. Dérivé de walléis, il signifie plutôt un étranger en vieux français normand. Contrairement au film qui le présente comme le fils d'un paysan, ce Wallace serait plutôt le fils du chevalier *Alan Walais*. Pour en finir par ailleurs avec l'ADN-Y des Hamilton, il est étrangement semblable à celui d'une lignée des Boyd d'Écosse; cette lignée des Boyd, il y en a plusieurs, est celle dont l'ADN-Y se rapproche le plus des Bérubé.

Il y a en Angleterre une lignée de Gilbert dont nous ne connaissons qu'une partie limitée de l'ADN-Y, lequel se rapproche également du nôtre pour ce que nous en connaissons. Nous ne pouvons par ailleurs évoquer le nom Middleton sans penser à Kate, épouse de William et duchesse de Cambridge. L'histoire ancienne des *Lords* et des *Earls* de Middleton nous renvoie elle aussi à l'Écosse quoique, comme les Taylor, il y a plusieurs lignées de Middleton qui ne remontent pas toutes à un ancêtre commun.

Ceci dit, il n'y a sans doute pas lieu de chercher longtemps pour trouver une explication à la petite ressemblance de notre *signature adénique* à celle de certaines familles écossaises. En fait, les Normands ont très tôt pris possession de l'Écosse. Dès 1072, Guillaume le Conquérant a obligé son roi Malcolm à se soumettre à lui. Les Normands y construisirent des châteaux et fondèrent des familles nobles qui fournirent ensuite des rois tels que Robert 1^{er}. Bien qu'associés aux *Highlan-*

ders du nord de l'Écosse dans la série télévisée *Outlanders*, les Fraser (aussi écrit Frazier) descendent par ailleurs de « fraisiers » du Berry qu'un roi d'Écosse aurait fait venir de France pour cultiver ses fraises.

Les Rust portent pour leur part un vieux nom saxon connu dans le Kent, au sud de Londres, depuis le XI^e siècle. Ce n'est pas aussi clair pour les Goodnow qui s'appelaient à l'origine Godinot ou Godynogh. Guillaume le Conquérant leur a concédé un fief dans le Cumberland, ce qui nous ramène là aussi au XI^e siècle. Bien que Godinot sonne français, l'histoire de cette famille présente aussi l'ancêtre comme un Saxon tout en signalant la présence à un mariage, en 1379, d'un Gude-negh... venu de France. Cela nous rappelle le va et vient existant autrefois entre les deux côtes. Beaucoup de Normands ont aussi de lointaines origines saxonnes et seraient originaires de Nordalbingie, au nord de l'Allemagne, selon Georges-Bernard Depping, un auteur du XIX^e siècle.

Au-delà des grandes familles françaises qui ont laissé des traces écrites dans l'histoire du Royaume-Uni comme les Neville (Neuville), les Beecham et Warwick (des Beauchamp), les Montgomery, les Marshall (Maréchal), les Percy, les Zouche et Haringworth (apparentés aux Rohan de Bretagne), il semble en somme possible par la généalogie génétique (G.G.) et la science des patronymes (onomastique) de retracer les origines françaises ou franco-normandes de bien des citoyens des îles britanniques.

La chronique du geek

Par Yves Boisvert

Votre ordinateur tourne au ralenti?

Votre ordinateur est lent? Très lent? Faites le ménage en installant un logiciel pouvant vous débarrasser des doublons, des cookies et qui va faire le ménage des fichiers inutiles. Comme le logiciel *Glary Utilities*. <https://www.glarysoft.com/>

Aussi, ne gardez qu'un seul logiciel Internet comme Google Chrome. Désinstaller les autres. Un bon anti-virus au lieu de celui par défaut de Window est un bon moyen aussi d'accélérer votre système. Mais pas deux anti-virus en même temps.

Window et ses (beep) de mise à jours!

Sans nous le demandé, Microsoft Window a installé dans sa dernière mise à jour, son fureteur *Edge*. De mémoire, c'est sans doute la pire version qui existe. Il prend tellement de mémoire et ralentit tellement le système, qu'on perd au moins 40 % de vitesse. Impossible de le désinstaller. Du moins, pour l'instant...

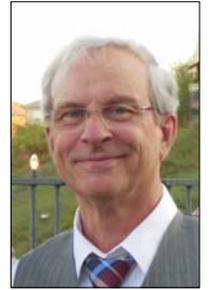


Le paradoxe de Rivière-Ouelle

Quand une personne traverse Rivière-Ouelle de nos jours, en parcourant la 132 vers le Kamouraska, elle peut difficilement s'imaginer que ce petit village aux maisons très éparpillées a fait l'objet de plusieurs livres. Le principal est sans nul doute celui de l'historien Paul-Henri Hudon, « *Rivière-Ouelle 1672-1972* », de près de 500 pages, qui signalait lors du tricentenaire que le terrain avait déjà été déblayé avant lui par l'abbé Raymond Casgrain avec « *Une paroisse canadienne au XVIII^e siècle* », par l'abbé Adolphe Michaud « *Les familles de Rivière-Ouelle* » et par une certaine dame Croff. En 2014, la municipalité a également publié un document sur les familles ancestrales intitulé « *Rivière-Ouelle, Terre d'accueil depuis 1672* ».

Tout cela s'explique. Hudon rapporte par exemple, page 76, que *Rivière-Ouelle est la paroisse la plus peuplée du district de Québec en Nouvelle-France*. En 1790, elle

est dépassée seulement par Saint-Augustin (1998 habitants contre 1859). Elle dépasse même alors des villes comme Trois-Rivières (1213 hab.), Saint-Hyacinthe (1360 hab.) ou Rimouski qui s'ouvre à peine (333 hab.). Avec le temps, s'est plutôt le village voisin de Saint-Anne-de-la-Pocatière qui s'est transformé en ville. Celui de Rivière-Ouelle, au départ la Seigneurie de la Bouteillerie, sera ensuite subdivisé quand vont naître Saint-Pacôme ou St-Denis-de-la-Bouteillerie. Il y a aussi un autre facteur qui affecte Rivière-Ouelle, village situé sur la faille de Logan et donc, victime à plusieurs reprises de tremblements de terre, pas toujours très graves, mais quand même nuisibles.



Par Michel Bérubé

À Rivière-Ouelle, tout le monde est agriculteur au départ, même le seigneur De La Bouteillerie et le curé (Hudon, page 74). Un notaire comme Étienne Jeanneau et un charpentier comme Pierre Soucy sont d'abord des cultivateurs. On peut en dire autant pour Robert Lévesque, charpentier, ou Damian Berruby, maçon, tous deux arrivés en Nouvelle-France avec le seigneur François Deschamps en 1671. S'il y a une église et un cimetière pour définir le centre du territoire, ses habitants sont éparpillés sur les différentes terres concédées qui découpent le territoire. Le « village » est donc au départ très déconcentré, les services empruntés à des hommes de métier étant fournis par des gens qui vivent sur leur terre, laquelle peut être très vaste (12 arpents X 42 pour Damian Berruby par exemple).

Par conséquent, le 350^e anniversaire de Rivière-Ouelle aura en 2022 son importance malgré l'apparence actuelle de l'endroit. Comme en 1972, au tricentenaire, on pourra se remémorer son histoire, riche de guerres de clans, de réalisations économiques, notamment au temps de la pêche aux bélugas, et du rejet d'un débar-





quement tenté par la flotte de Phipps en 1690. Les Anglais furent en effet repoussés par une cinquantaine de citoyens, des Boucher, Lévesque, Hudon, Bouchard, Lizotte, Dubé, Pelletier, Lebel, Saint-Pierre, Lavoye, Soucy, Huot (dit St-Laurent), Gagnon, Miville etc. regroupés derrière l'Abbé Pierre de Francheville (1649-1713).

Les quelques noms mentionnés ici rendent compte à eux seuls du rôle de berceau que la seigneurie a joué dans le développement de l'Est du Québec. À Rivière-Ouelle, les traces de l'histoire se multiplient d'autant plus de nos jours.

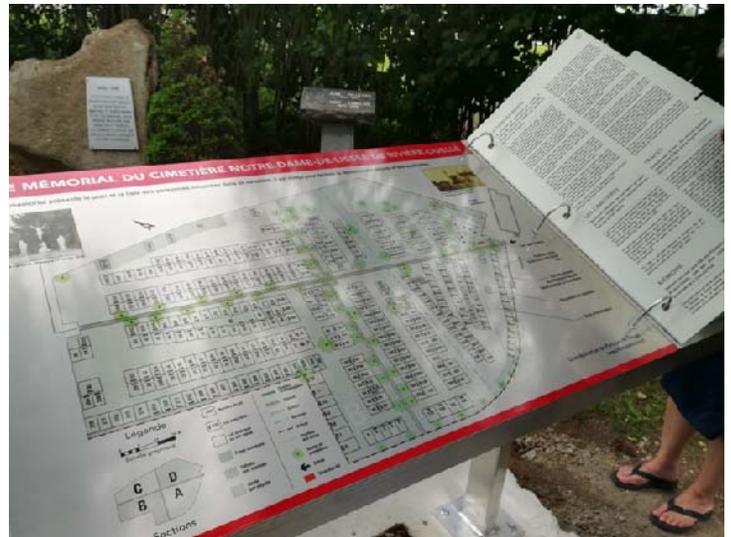


Autour d'une plaque apposée au cimetière en 1993, il y a à titre d'exemple plusieurs monuments qui ont été érigés par des associations de familles.



Il est d'ailleurs question de transformer ce coin du cimetière en parc des ancêtres, un projet dont nous vous tiendrons au courant s'il se concrétise.

Enfin, on vient tout juste de dévoiler le 20 juillet dernier un mémorial, une étape de plus dans la réalisation de ce projet. À ce sujet, nous avons évoqué au dernier numéro le dévoilement de quatre marqueurs de familles qui s'inscrivent bien dans les préparatifs amorcés pour 2022.



Le mémorial



Avis de convocation à la 29^e assemblée générale, dimanche le 4 octobre 2020, au Vieux Bureau de Poste de St-Romuald (Lévis)
Voir la note à la fin de la page.



Programme de la journée :

- 11h30 : arrivée des invités
- 12h00 : dîner
- 13h00 : présentation de faits historiques par M. Pierre Gouin
- 14h00 : assemblée générale (immédiatement après la présentation)

Menu du repas: Buffet froid avec canapés chauds, dessert et breuvage. (Sera servi par des personnes désignées)

Adresse : 2172 Chemin du Fleuve, Saint-Romuald, QC G6W 1Y6

Directions :

De la ville de Québec et/ou Rive nord du fleuve St-Laurent :

Prendre Autoroute 73 Sud / Autoroute Henri IV vers le Pont Pierre Laporte. Continuer sur autoroute 73 S. Prendre Route Transcanadienne Est / Autoroute 20 Est en direction de avenue Taniata / QC-275 N. Prendre la sortie 318, avenue Taniata / QC-275 N (St-Romuald), tourner à droite sur Taniata / QC-275 N.

Tourner à droite sur QC-/132 E, ensuite tourner à gauche sur la rue De St-Romuald. Continuer jusqu'au Chemin du Fleuve et tourner à gauche direction Ouest. Le Vieux Bureau de Poste sera à votre gauche; stationnement à l'arrière.

De Montréal et/ou la rive sud du Fleuve St-Laurent :

(Montréal : Prendre Route Transcanadienne Est / Autoroute 20 Est) en direction de avenue Taniata / QC-275 N. (Bas du Fleuve : Prendre Route Transcanadienne Ouest / Autoroute 20 Ouest) en direction de avenue Taniata / QC-275 N. Prendre la sortie 318, avenue Taniata / QC-275 N (St-Romuald), tourner à droite sur Taniata / QC-275 N.

Tourner à droite sur QC-/132 E, ensuite tourner à gauche sur la rue De St-Romuald. Continuer jusqu'au Chemin du Fleuve et tourner à gauche direction Ouest. Le Vieux Bureau de Poste sera à votre gauche; stationnement à l'arrière.

Coût d'inscription : 35\$/personne

Faire le chèque à l'ordre de :
Association des Lambert d'Amérique Inc.
Réservations attendues **au plus tard :**
Lundi le **21 septembre 2020.**

Faire parvenir à :
Association des Lambert d'Amérique Inc.
650, rue Graham-Bell, bureau 210
Québec QC, G1N 4H5

Nom : _____ No de membre : _____
Adresse : _____ Ville : _____
Province/État : _____ Code postal : _____
Téléphone : _____ (nombre) _____ X 35\$ TOTAL = _____

NOTE : *Le port du masque est obligatoire. La distanciation physique devra être respectée. L'aménagement de la salle sera fait en conséquence.*



Crépuscule du français paw-paw au Missouri

Par Pierre Ducharme

Aviez-vous déjà entendu parler du français paw-paw ? Moi non plus. C'est le nom donné au dialecte parlé par les colons français installés au Missouri il y a trois siècles. Selon Wikipédia (2016-03-03), un millier de personnes parlaient encore cette langue en 1980; aujourd'hui, il n'est plus parlé que par une poignée d'individus, peut-être quelques douzaines, dans les collines des monts Ozark, au Missouri, autour de la petite Église St-Joachim. Pourtant, à son apogée, le français parlé à Vieille Mine (Old Mines) pouvait aussi être entendu dans le sud de l'Indiana et de l'Illinois, ainsi que dans plusieurs villes du Missouri, dont St. Louis.

C'est un texte paru sur le blogue du journaliste Vincent Destouches, du magazine *L'actualité*, en date du 21 janvier 2014, qui a attiré mon attention sur cette langue en voie de disparition. On peut le trouver à <http://www.lactualite.com/blogues/le-fouineur/chronique-de-la-mort-annoncee-du-francais-paw-paw-au-missouri/>.

Cependant, Monsieur Destouches, comme Wikipédia, reprenait un texte paru sur le blogue de la chaîne de télé *Al Jazeera America* le 9 janvier précédent, sous la plume de Bridget Bowden, Jake Godin et Ryan Schuessler, texte qu'on peut consulter à <http://america.aljazeera.com/articles/2014/1/9/missouri-s-paw-pawfrenchdialectfadingintosilence.html>. On peut en passant noter l'ironie de la situation: une chaîne de télé originaire du Qatar nous informe sur un aspect peu connu de notre langue en Amérique du Nord!

L'article d'*Al Jazeera America* inclut notamment une longue entrevue avec Natalie Villmer (notez la ressemblance avec le patronyme Villemaire), dont les ancêtres sont installés dans la région depuis des temps immémoriaux. Ses parents parlaient encore français, mais les enfants de sa génération ont commencé à fréquenter des écoles anglaises, sans pour autant connaître cette langue. Parler le français est alors devenu synonyme d'i-

gnorance et de manque d'éducation. Le besoin d'intégration a donc fait son œuvre, les parents n'ayant plus le désir de transmettre leur langue à leurs enfants pour favoriser leur succès. Ce n'est pas une surprise, ce processus d'assimilation ayant affecté des communautés bien plus nombreuses et plus près du Québec.

Ce n'est que récemment que la connaissance d'une langue autre que l'anglais est apparue comme un atout, et non un handicap. La création de la *Société Historique de la Région de Vieille Mine et l'intérêt de chercheurs universitaires (qui n'ont pas nécessairement une ascendance française)* ont permis de restaurer des habitations traditionnelles et de perpétuer des coutumes sur le point de disparaître. À titre d'exemples, certains ont remis à l'honneur des chansons traditionnelles importées de France ou du Québec, et réactivé la fête annuelle de l'automne. Sur la photo, on peut voir le panneau de la Société, en français, et ses deux fleurs de lys à l'entrée de la Vieille Mine.

Mais cette réappropriation culturelle paraît sans doute artificielle, et concrètement il semble trop tard pour que les descendants des locuteurs du français paw-paw le reprennent et le transmettent à leurs enfants. «On est toujours icitte», dit pourtant une devise officieuse locale, en français dans le texte.

Selon les experts, le français paw-paw établit un pont entre le français du Québec et celui de Louisiane, «à la fois linguistiquement et musicalement». À quoi ressemble cette langue? Vous pouvez vous faire une idée à cette égard en écoutant Natalie Villmer chanter *La Guignolée* ou Dennis Stroughmatt, musicien originaire de l'Illinois qui a appris la langue par intérêt, et son groupe *l'Esprit Créole* parler et chanter en français paw-paw sur le site de Vincent Destouches. C'est fascinant d'entendre cette langue qu'on dirait nous venir des premiers temps de la colonie.



Photo : La vieille mine, Missouri. (Photo © Kbh3rd / CC BY-SA 3.0)

La colonisation au Pays des Illinois.

Dans un article paru dans *Le Devoir* le 1998-08-18 sous le titre «*Un îlot francophone au Missouri*», Louis-Jacques Dorais, professeur au département d'anthropologie de l'Université Laval (maintenant retraité) racontait sa visite à Old Mines, situé à une centaine de kilomètres de Saint-Louis, au Missouri. Lui aussi avait constaté la survivance du français, mais il prédisait sa disparition prochaine pour les raisons évoquées ci-haut.

Monsieur Dorais raconte aussi brièvement dans cet article l'histoire de la colonisation française sur les deux rives du Mississippi, qui formaient ce qui était alors nommé le Pays des Illinois. Sur la rive gauche du fleu-

ve, maintenant partie de l'état d'Illinois, le peuplement français s'était amorcé dès 1699 à Cahokia, Saint-Philippe, Fort de Chartres, Kaskaskia, etc.). Toutefois, la découverte de gisements miniers sur la rive droite, au Missouri, entraîna le développement de Vieille Mine. Un dénommé Philippe-François Renault est considéré comme le fondateur de l'endroit en 1723, mais on y retrouva aussi nombre d'autres colons issus de la vallée du Saint-Laurent, des Pagé, Pratte, Thibault, Beaulne, Boyer, etc. De nouveaux établissements français furent même fondés après 1763.





Le grand feu de 1870 au Saguenay-Lac-St-Jean

Lecture proposée par Michel Bérubé

Le 19 mai 1870, un feu de forêt se déclare. Probablement provoqué par des abattis, le feu débuta près de la rivière à l'Ours à Saint-Félicien vers 11 h pour s'étendre jusqu'à Baie des Ha! Ha!, à 120 kilomètres, en 2 heures.

Les habitants se réfugient dans des caveaux ou dans des cours d'eau. Le soir, vers six heures, tout se calme.

Le 28 mai 1870, le bureau de l'Agriculture et des Travaux Publics de la province de Québec mandate Pierre Boucher de LaBruyère afin de fournir un rapport des pertes, les ressources restantes des sinistrés et l'assistance offerte par la communauté à ceux-ci. Le rapport de Boucher de LaBruyère est percutant :

« J'ai trouvé partout la désolation et la ruine la plus complète. Animaux, bâtisses, clôtures, semences, forêt, tout est presque disparu, et, ce qu'il y a de plus triste à dire, sept personnes sont périées dans l'incendie et un grand nombre ont reçu des brûlures très graves, La plupart des malheureux colons n'ont échappé à la mort qu'en se renfermant dans des caveaux construits sous terre ou en se réfugiant dans les lacs et les rivières. »

Officiellement, ce sont 555 familles qui se retrouvent sans logis et ayant tout perdu (ferme, animaux, récolte...) et 146 avec des pertes importantes. Ces quelque 700 familles représentaient 30 % de la population, et furent relocalisées. 5 personnes perdirent la vie.

Le gouvernement a offert un don de 3000 \$ afin de soutenir les sinistrés. Ce montant a permis de fournir des habits, de la farine et des semences.

* * * * *

Nous vous présentons le témoignage sur ce feu tel que vécu par Charles Bérubé. Il s'agit de l'extrait d'un article publié dans la revue Saguenayensia en juillet-août 1959 sous le titre *Mémoires d'un vieillard*.

Nous étions à Chambord au moment du Grand Feu.

La veille, on avait fait brûler quarante arpents d'abattis par une brise de sorouet qui portait sur les maisons des Grenon, sur le bord de la grève. Je dis à José Fortin : « On va faire griller les Grenon... — Tant pis pour eux-autres; ils ont beau monter se bâtir sur la côte. » Le lendemain nous brûlions tous, et José, aussi, et les Grenon étaient sains et saufs...

La nuit d'avant, un petit orage avait fait des mares d'eau que nous trouvions couvertes d'une épaisse couche de soufre.

Vers 7 heures du matin nous avons vu une petite fumée dans le haut du Lac. Je dis à José: « Cette petite boucane me fait peur. — Ouache! » répond-il. À onze heures, une brise chaude, enflammée, s'élève. À trois heures le feu avait atteint l'extrémité du pays, à Saint-Alphonse.

Je suis entré dans une maison, en face de la croix (3) où quatre hommes ont brûlé, pour chercher mon fils Pitre. C'était la maison de Narcisse Morin. En sortant, un flot de flammes me force à reculer: à la première accalmie je sors.

José Fortin et son garçon étaient dans une maison neuve; Narcisse Morin et son garçon étaient avec eux. Je dis à José: «Penses-tu à sauver ta maison? Il me répond: « Si ma maison brûle, je brûlerai avec ». Ils se sont réfugiés dans une cave tout à côté, où nous avons mis nos effets. Le lendemain nous ne les avons pas revus. Job Bilodeau. Abraham Bilodeau, Nazaire et Xavier Lapointe, après avoir cherché en vain, supposent qu'ils ont pris le bois. On arrose l'endroit à flots; il en sortait beaucoup de fumée.

Nous les avons trouvés ainsi placés: Du côté nord, José Fortin à gauche et son fils Tommie à droite; du côté sud, où se trouvait là porte au centre, Alexandre Morin à gauche, Narcisse à droite. tous dans les coins. Narcisse avait la face intacte, reposant sur un de nos oreillers: tout le reste était calciné. On mit tout ce qui restait de chacun dans quatre chaudières ordinaires.

Wilfrid Lavoie, de Chambord, un garçon de 20 à 22 ans,



fils de Vallier Lavoie, s'est fait brûler en voulant sauver son cheval. On l'a trouvé dans la porte, tout noir. Il ne restait que le tronc; les membres et la tête étaient complètement brûlés.

Chez Joseph Desmeules, fils de Jean, nous étions une vingtaine. Antoine Pagé, avec sa femme Marie sur les genoux, était assis sur un des piliers du pont, à vingt arpents de l'église, vers Roberval. et nous les arrosions sans cesse. Antoine demandait à sa femme, inondée par les jets d'eau: « Sens-tu l'humidité? » Atterrée, elle répondait: « Non ». J'étais blotti sous le pont avec les autres. Près de nous, une paille que nous arrosions sans cesse à brûlé malgré nous.

Quarante ou cinquante femmes et enfants, dont deux filles de Narcisse Morin et ma femme, étaient tapis dans une cave. Un moment on remarque que la mère de Joseph Desmeules manque; on la cherche. on la trouve blottie dans sa huche. Desmeules l'attrape: « Allons! ... Tu veux mourir; et bien, tu vas aller mourir avec les autres; et il lance la vieille tête bêche dans la cave, près du pont.

La femme de Job Bilodeau, Philomène, a accouché dans un refuge semblable, dans la cave d'Edmond Lemieux, durant la triste nuit qui a suivi.

Charles Lapointe, en bas de la pointe, face à l'île à Dumais, avait deux enfants dont l'un avait huit jours. Il donne celui-ci à son beau-frère Pâtry Sasseville, un garçon de douze ans, qui se sauvait vers le Rocher Percé. Harcelé par le feu, Pâtry jette le bébé sur la grève et continue à fuir. Marie Brassard, sœur de Xavier et femme de Barthélemi Sasseville, se sauvant elle aussi chez Lapointe, trouve le bébé sur la grève, le reconnaît par les langes de sa belle-soeur et le recueille vivant. Pendant ce temps, Charles Lapointe avait transporté à cheval sa femme malade sur une roche dans le lac Saint-Jean puis, revenu chercher l'autre enfant, il resta à cheval près de la roche avec le petit dans ses bras; il plongeait l'enfant dans l'eau quand le linge menaçait de s'enflammer.

Le père de Job Bilodeau s'est sauvé avec son petit-fils Johnny Côté, fils d'Augustin, qui avait deux ans, sur le lac Rond, à un mille en arrière. Il fit un radeau au moyen de deux billots couverts de branches et garda là l'enfant un jour et une nuit sans que celui-ci fit un pleur. Quand le feu était trop ardent, Bilodeau plongeait son capot dans l'eau et en couvrait le petit.



Un gravure tirée de L'Opinion publique, vol. 1, n° 26 (30 juin 1870), p. 204.

Par Canadian Illustrated News — [1], Domaine public, <https://commons.wikimedia.org/w/index.php?curid=19208287>

Le soir on faisait un mille et demi pour trouver une maison: la première était chez Epiphane Munger, où nous avons couché une soixantaine. C'était vers Roberval. Tous les enfants pleuraient du mal aux yeux. Les femmes s'épuisaient à les soulager en leur faisant couler de leurs seins du lait dans les yeux.

Les chevaux, lâchés libres avec leurs harnais, se sont sauvés; n'ont péri que ceux qui étaient retenus à l'étable. Moutons et cochons ont tous péri.

La chapelle de Chambord a brûlé dans le Grand Feu. Les maisons qui ont été épargnées sont: à partir de Chambord, vers Saint-Jérôme, la première à trois milles, celle de Jim; ensuite celle de Starten, puis celle de Skene. Vers Roberval: celles de Napoléon Thibault, Ephrem Munger, Denis Boily, Eusèbe Boudreault, Antoine Boudreault, Augustin Bouchard, Louis Jean, Sabin Gagnon.

C'est Sabin Gagnon qui nous a secourus. Il avait envoyé son garçon François avec quelque chose et une invitation à venir chez lui. Chez lui, j'ai reçu cinquante livres de farine, dix livres de lard, une livre de tabac. Il me dit en m'offrant cela: « Es-tu content? — Ah! oui! Si ce n'est pas moi qui vous le rends, ça sera le bon Dieu. — Ah! c'est déjà rendu ».

Tiré de :

Wikipédia

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Grand feu du Saguenay%E2%80%9393Lac-Saint-Jean](https://fr.wikipedia.org/wiki/Grand_feu_du_Saguenay%E2%80%9393Lac-Saint-Jean)

Saguenayensia, juillet-août 1959 sous le titre *Mémoires d'un vieillard*.



Richard Blass, le pire criminel de l'histoire du Québec

Par Yves Boisvert

Dans les années 1950 jusqu'à la fin des années 80, le Québec, c'est pratiquement le *Far West*. Les crimes de toutes sortes sont tellement nombreux, qu'on arrive à faire vivre trois gazettes policières, l'*Allo Police*, le *Photo Police* et l'*Hebdo Police* en plus du *Dimanche-Matin* avec sa section de faits divers. La plèbe se délecte des histoires des bandits de grands chemins qui deviennent presque du jour au lendemain des vedettes ou héros populaires en essayant de se faire passer pour des *Robin des Bois*. Pourtant, la majorité de ces malfrats sont loin d'en être. Dans la petite histoire des criminels de carrière au Québec, impossible de passer à côté de l'un d'entre eux. Il a pour nom Richard Blass. Un tueur professionnel multi-récidiviste de la pire espèce qui aime la publicité comme la plupart des psychopathes et qui collectionne les assassinats comme certains collectionnent les timbres...

Né dans le quartier Villeraie à Montréal en 1945, Richard Blass est le cadet d'une famille nombreuse. Son père a quitté le foyer alors que celui-ci était enfant. Bon à l'école, c'est toutefois un enfant dissipé qui va quitter celle-ci en 9^e année. Il va effectuer par la suite des petits boulots de journalier avant de devenir un caïd de rue. C'est un dur. Il est considéré comme le petit chef de la famille. Deux de ses frères, vont aussi épouser une carrière criminelle. À l'adolescence, il est envoyé à l'école de réforme (Mont St-Antoine).



Dans ses cahiers d'école, il collectionne les photos de ses idoles... *Al Capone*, *Bonnie and Clyde*, *Monica La Mitraille*. Il rêve de les égarer, voire de les surpasser. Toutefois,

il décide d'abandonner une carrière de criminel pour devenir brièvement boxeur. Pensant que la boxe pourrait canaliser son tempérament colérique, rancunier et hargneux, il entreprend une très courte carrière contre le boxeur Michel Gouin. Combat qu'il perdra. Fâché de sa défaite, il tentera de poignarder son rival. Il va plaider coupable à une charge pour assaut et ne passera qu'une nuit en prison, mais son mode de vie est officiellement lancé.

Chef de gang, sa feuille de route criminelle s'allonge à vitesse grand V. Assauts, coups et blessures, possession

d'outils de cambriolage, vol, recel, ou possession d'armes. Il commence à faire des vols à mains armés un peu partout, mais surtout dans les banques. Comme le crime organisé à Montréal est surtout l'affaire de la mafia italienne, il doit donner des redevances de ses vols à la mafia. Lui qui se voyait déjà aussi gros que ces idoles du crime, il ne digère pas de devoir donner son butin. Il va tenter de tuer le fils de Frank Cotroni, parrain de la mafia montréalaise. C'est alors la guerre ouverte entre le gang de Blass et la mafia italienne. En 1968 pendant quatre mois, Blass survit à quatre attentats de la mafia.

Le 20 août, Blass est attablé dans une taverne lorsque deux tueurs entrent pour le descendre. Devinant ce qui était en train de se produire, Blass, qui pour une rare fois n'était pas armé, sort par derrière et une poursuite s'engage sur la Plaza Saint-Hubert. Réfugié chez un disquaire et n'écoulant que son instinct, il profita de l'entrée d'un client pour foncer droit vers l'extérieur, où l'attendent les deux tueurs. Surpris, ceux-ci vident leur chargeur sans pouvoir atteindre leur cible, qui s'échappe encore une fois.



Une semaine plus tard, Claudette et André Corbeil, un jeune couple associé à la mafia italienne, sont retrouvés ligotés et étranglés dans le coffre de leur voiture. Ils ont été vus en compagnie de Blass et de son ami Claude Ménard dans un restaurant de la rue Saint-Hubert, quelques heures avant d'être exécutés. Les enquêteurs les



interrogent mais sans succès. Mais Blass et son complice sont de marbre. Pas d'accusation.

Plus tard, des tueurs vont tenter de le brûler vif dans un hôtel de banlieue qui fera plusieurs victimes, sauf lui. Finalement, il tombe dans un piège et des tueurs réussissent à lui mettre quatre balles en pleine tête, mais, miraculeusement, il va en réchapper. Ces agresseurs sont arrêtés. En cour, il dit ne pas les reconnaître. Il donne au tribunal un bon spectacle, il a enfin les projecteurs et l'attention qu'il désire sur lui depuis longtemps.

À 23 ans, Richard Blass a déjà une longue feuille de route, c'est un criminel extrêmement violent. On le surnomme *le chat*, parce qu'il semble avoir neuf vies. Il est déjà reconnu coupable de plus d'une vingtaine de vols armés. Évidemment, il finit par se faire prendre après un vol de banque à Sherbrooke. Il se retrouve alors à la prison de Bordeaux. Toutefois il s'évade lors d'un déplacement de prisonniers d'un pénitencier à l'autre. Huit prisonniers dans le panier à salade et seulement 3 gardiens. Seul le chauffeur du fourgon est armé. Celui-ci se fait pointer un canon au visage par l'un des brigands. Les prisonniers utilisent les clés des menottes et partent dans la nature. C'est la chasse à l'homme. Il semble évident pour la police que quelqu'un parmi le personnel correctionnel était de mèche avec les prisonniers. Comme les criminels sont souvent prévisibles, Blass va se réfugier dans l'appartement de sa petite amie sur la rue Fabre à Sherbrooke. Il se fait cueillir deux jours plus tard dans une intervention musclée de la police.



Richard Blass est un criminel endurci, mais il connaît la loi. Son avocat deviendra le criminaliste le plus connu de l'époque, Frank Shoofey. Celui-ci avait peur que Blass se retrouve en prison à vie comme étant un *criminel d'habitude*. Shoofey tente de conclure une entente avec la *Couronne* et le juge pour que Blass obtienne une peine de prison normale. Mais il semble que la chance commence à quitter *le chat*. Le juge meurt subitement et celui qui le remplace ne veut rien savoir de cette entente. Il se retrouve en 1969 en prison, juste avant la crise

la *Crise d'octobre*. Il se sent soudainement pris d'une crise de vertu. Il offre ses services au directeur de prison pour prendre en otage les membres du FLQ qui sont en prison avec lui. Il veut faire des menaces aux autres membres qui ont enlevés James Cross et Pierre Laporte pour que ceux-ci les libèrent. Sachant qu'il veut surtout faire diminuer sa peine d'emprisonnement, le Ministère de la Justice ne fait pas appel à ces services. On fait appel plutôt au meilleur policier, Albert Lysacek. Un dur à cuire, qui ne craint rien et personne et surtout pas un criminel comme Blass avec qui il a déjà eu maille à partir lors d'une arrestation. Lysacek traîne toujours avec lui un pistolet mitrailleur comme à la grande époque des bootleggers de Chicago.

C'est Lysacek qui va faire l'arrestation de Paul Rose et de ses complices.

Le temps passe et Richard Blass rongé son frein, enfermé au pénitencier de Saint-Vincent-de-Paul. Il planifie sa vengeance pour le jour où il sortira de prison.

Le jour de sa fête, le 23 octobre 1974, alors que son fils vient le visiter, une ancienne flamme de Jacques Mesrine, Jocelyne Deraîche, apporte trois revolvers qu'elle réussit à remettre à Blass et à deux autres détenus. Il s'évade et n'a pas l'intention qu'on le reprenne en vie. Tellement en mal de vedettariat, il décide d'envoyer une lettre à son avocat, Frank Shoofey, disant qu'il va tuer des gens si les journalistes ne vont pas visiter la prison de Saint-Vincent-de-Paul dans le bloc 1 pour voir les conditions horribles dans lesquelles les prisonniers vivent. Le directeur voulant éviter un bain de sang, il laisse les journalistes inspecter les lieux. La plèbe semble être amusée par la désinvolture de Blass jusqu'à ce qu'elle apprenne les menaces qu'il fait planer sur la population.

Le 30 octobre 1974, Blass entre au bar *Le Gargantua*, un revolver dans chaque main, et accompagné d'Edgar Roussel. Il va à la table de Raymond Laurin et Roger Lévesque, des « amis » qu'il soupçonne de trahison, et les crible de balles sans autre forme de procès.

Le 24 décembre 1974, Blass quitte le restaurant *Fiesta Bar-B-Q* en compagnie des frères Roger et Serge Côté. Les cadavres de ces derniers furent retrouvés le lendemain, criblés de balles. La liste des cadavres s'allon-



ge, la police n'arrive pas à lui mettre la main au collet.

Le 21 janvier 1975, il retourne encore une fois au Gargantua. Cette fois-ci, il va s'en prendre au gérant du bar, Réjean Fortin, ancien policier de Montréal. Il le descend ainsi qu'un autre membre du personnel avant de prendre 11 personnes en otage et de les enfermer dans une minuscule pièce. Ils sont coincés comme des sardines, ne pouvant bouger. Blass et son complice, Fernand Beaudet, verrouille la porte de la pièce et coince un jukebox devant celle-ci. Ensuite, il arrose les lieux copieusement d'essence et y met le feu. Il prend le temps de prendre une bière pour être certain que le feu prenne...



Incendie au bar Gargantua situé sur la rue Beaubien, le 21 janvier 1975.

Collection du Musée des pompiers auxiliaires de Montréal

Selon le médecin-légiste de l'époque, les victimes ont sans doute souffert une trentaine de minutes avant de mourir calcinées. Cette fois, la population n'a plus aucune sympathie pour Blass qui devient l'ennemi numéro 1 du Québec. La chasse à l'homme est lancée. Parmi les policiers qui sont à sa poursuite, Albert Lysacek, qui a la ferme intention d'arrêter Blass.

Un appel anonyme amène les policiers à un chalet de Val-David en ce 24 janvier 1975. L'escouade d'intervention arrive en trombe et cerne le chalet. Muni d'un porte-voix, on annonce aux occupants du chalet de sortir. La petite amie de Blass, sort, mais pas lui. Ce qui arrive en suite est un peu nébuleux. Néanmoins, comme on dit souvent c'est le résultat qui compte. Blass meurt criblé de 27 balles.

Considéré comme l'un des pires criminels du Canada, Blass est soupçonné d'au moins 23 meurtres. Il a bénéficié des largesses du système de l'époque pour faire à sa guise.

Quatre ans plus tard, un ancien collègue de prison de Blass, Jacques Mesrine, va connaître un sort identique à Paris, le 2 novembre 1979. Comme Mesrine, Blass était coupable de tout, sauf d'être innocent. Dix ans plus

tard, son avocat, Frank Shoofey sera abattu de trois coups de feu à la tête et de deux au thorax à son bureau le 15 octobre 1985, ce qui ressemble selon les experts à un règlement de compte par le monde interlope

En 1992, le réalisateur Robert Morin réalise le film *Requiem pour un beau sans cœur*, qui s'inspire du dernier parcours de vie de Richard Blass. Le personnage principale est interprété par Gildor Roy. Dans ce film, Roy interprète le personnage de Louis-Régis Savoie. Film que vous pouvez voir sur *Éléphant*.

Lui qui était en amour avec lui-même, sans doute aurait-il atteint l'orgasme sachant qu'un jour on ferait un film sur lui...

Sources :

- https://fr.wikipedia.org/wiki/Richard_Blass
- <http://bilan.usherbrooke.ca/bilan/pages/evenements/20066.html>
- Ici Radio-Canada, *Tout le monde en parlait*
- <https://www.985fm.ca/nouvelles/faits-divers/178870/chronique-de-claude-poirier-lincroyable-histoire-du-meurtrier-richard-blass-surnomme-le-chat>
- <https://histoirevaldavid.com/le-reportage-ultime-de-jean-patrice-desjardins-richard-blass-a-val-david/>